

DE LA RÉSILIENCE À LA RESOCIALISATION DES JEUNES DE DUÉKOUÉ, «VICTIMES» DE LA CRISE POSTÉLECTORALE DE 2011 EN CONTEXTE POST CONFLIT.

*SUBJECT: RESILIENCE TO THE RESOCIALISATION OF THE YOUNG OF
DUÉKOUÉ, «VICTIMS» OF THE POST-ELECTORAL CRISIS OF 2011 IN
POST CONFLICTCONTEXT.*

Dr Tchehi Zananhi Florian-Joël

Sociologue, département de sociologie

Université Lorougnon Guédé de Daloa

Email:joeltchehi@yahoo.fr

Dr TOUKPO Guy Oscar Sical

Sociologue

Email:oscartoukpo@yahoo.f

RÉSUMÉ

Après avoir subi les affres de la crise de 2010, il était impérieux pour les jeunes de Duékoué de se reconstruire socialement, à partir des ressources dont ils disposent et des stratégies qu'ils mobilisent. Dans une perspective actionnaliste, il s'agit dans cette étude, d'identifier les stratégies qui sous-tendent la résilience des jeunes victimes de Duékoué. Ensuite, montrer les ressources dont ils disposent pour se reconstruire et se repositionner socialement. Enfin, analyser l'implication sociale des ressources et des stratégies sur leur vie. Au terme de ce travail, il ressort que les stratégies et les ressources développées par ces jeunes relèvent de la contribution de l'environnement immédiat ou lointain de ceux-ci et de l'aide apportée par les ONG locales et internationales et de l'implication des pouvoirs publics de Duékoué. Il est possible d'affirmer que le développement des stratégies de résilience individuelle, le développement des stratégies de résilience communautaire, l'association de la résilience individuelle et communautaire, l'anticipation comme action de réduction de violence sociale et la pacification du pays par des stratégies de résilience communautaire.

Mots-clés : Résilience, Resocialisation, Post Conflit, Stratégie, Jeune, Interactionnisme, Actionniste

ABSTRACT

Having undergone the torments of the crisis of 2010, it was authoritarian for the young people of Duékoué to reconstruct socially, from the resources of which they have and strategies which they mobilize. In an actionnaliste perspective, it involves in this Study, of identify the strategies which underlie the impact strength of the young victims of Ouékoué. Then, show the resources which they have to reconstruct and reposition socially. In fine, to analyze the social implication of the resources and the strategies on their life. In the term of this work, it appears that the strategies and the resources developed by these young people are a matter of the contribution of the immediate or distant environment of these and the help brought by local and international NGO and the implication of the public authorities of Duékoué. It is possible of affimer that the development of the strategies of individual impact strength, the development of the strategies of community impact strength, the association of the individual and community impact strength, the anticipation as the action of reduction of social violence and the pacifiatlion of the country by strategies of community impact strength.

Keywords: *Impact strength, Resocialisation, Post-confit, Strategy, Young, Interectionnism, Actionnist.*

INTRODUCTION

Parler de résilience, c'est aborder la problématique de la resocialisation d'une jeunesse meurtrie par la guerre et donc du changement social, mais sous l'angle de la capacité des jeunes à se repositionner socialement ou à subir «une véritable métamorphose en présence d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères» au sens de Cyrulink (1999: 10). Vue dans cette optique, l'analyse de la resocialisation ou du changement social émerge du cadre psychologique dans lequel les sciences de l'homme l'avaient engloutie. Notre approche s'inscrit dans la perspective actionnaliste qui suppose que l'environnement social est un le résultat d'actions sociales, de diverses mutations et d'adaptation. L'étude de la résilience juvénile se veut une réflexion sur les capacités des jeunes à se reconstruire.

L'hypothèse fondamentale est que pour la reconstruction et le repositionnement, les jeunes victimes de la crise postélectorale mobilisent les stratégies de victimisation, de sorte à bénéficier de l'aide des ONG et des autorités locales, politiques et éducatives. Disposant pour la plus part d'espace cultivable et profitant du soutien familial et social, les jeunes développent une capacité de résilience qui leur permet de surmonter les affres, de se reconstruire et de se repositionner socialement.

Notre réflexion se justifie par le fait qu'en 2002 en contexte de crise, Duékoué (Côte d'Ivoire) était la première ville située dans la zone dite de "confiance", donc en zone gouvernementale, qui avait reçu une forte population (670000 déplacés internes selon Amnesty international, 2011) de déplacés fuyant les affres des tueries dans les campagnes et même de la zone contrôlée par les rebelles. Ce nombre élevé de déplacés avait eu des incidences sur les conditions de vie des communautés, en ce sens qu'il y avait une forte pression sur les infrastructures économiques existantes, entraînant par conséquent leur surexploitation ou leur insuffisance criarde.

Avec la destruction ou l'abandon des infrastructures socio-sanitaires et la dégradation des infrastructures routières, la déstructuration des circuits d'échanges traditionnels, le détournement des flux économiques, la paupérisation s'est renforcée dans toutes les couches sociales, les conduisant à la précarisation des conditions de vie. Dans ces conditions, le taux de pauvreté, déjà important dans la zone n'a cessé de croître selon les Nations Unies(2006), ce qui nécessitait dans ces conditions l'intervention des ONG internationales qui se sont positionnées en monopole et quadrillant la zone Ouest montagneuse en termes d'interventions, quand bien même que leurs appuis ne constituent pas de véritables actions de développement comme certaines parmi elles le laissent entendre.

Toutefois, certains jeunes, peu soucieux ou trop cupides, ou encore trop démunis, usent d'une duplicité avérée pour s'inscrire à plusieurs programmes d'aides d'ONG, afin de bénéficier de plusieurs aides à la fois, rendant ainsi la tâche de suivi et le dénombrement des bénéficiaires pénibles, imposant dès lors, un choix sélectif des personnes bénéficiaires d'où la limitation du nombre de jeunes à aider par les ONG. Dans ces circonstances, d'autres stratégies s'imposent aux jeunes pour se reconstruire socialement, d'où l'importance de l'auto-résilience. Certaines ONG (NRC) conscientes de la nécessité d'une resocialisation des jeunes vulnérables, ont procédé à la méthode d'alphabétisation et de formation aux métiers de la coiffure, la couture, le métier à tisser, l'art batik, la maroquinerie, la pâtisserie la maçonnerie, la mécanique, l'activité génératrice de revenu (AGR), l'électricité et l'agro pastoral. Vu la rentabilité financière et le moindre temps d'apprentissage et d'effort à fournir, certains métiers vont susciter de l'engouement, entraînant ainsi leur saturation et celui du marché.

Il était opportun d'éduquer ces jeunes à la patience, à se faire confiance, à aimer les autres métiers qui sont susceptibles de changer leur condition socioéconomique afin qu'ils se repositionnent socialement.

Il s'agira dans cette étude, en décapant la rhétorique idéologique de victimisation ;

- Identifier les stratégies qui sous-tendent la résilience des jeunes victimes de Duékoué
- Montrer les ressources dont ils disposent pour se reconstruire et se repositionner socialement
- Analyser l'implication sociale des stratégies sur la vie des jeunes de Duékoué dans ce processus d'auto-reconstruction et de repositionnement.

Dans la première partie de l'étude après avoir précisé les fondements théoriques de notre réflexion, nous tenterons d'identifier le processus de resocialisation à la résilience.

Dans la deuxième partie, nous analyserons la resocialisation des jeunes et ses conditions de résilience sociétale comme étant le passage ultime d'une reconstruction et d'un repositionnement social. Au centre de cette nécessité d'adaptation environnementale et communautaire d'une population affligée, se trouve le concours des pouvoirs publics et des communautés, qui jusque-là ont laissé le leadership interventionniste aux ONG internationales, qui ne peuvent en aucun cas apporter le développement.

I- DE LA RESOCIALISATION A LA RESILIENCE ET LES FONDEMENTS THEORIQUES DE NOTRE REFLEXION

Notre réflexion sur la résilience juvénile comme fait social, prend encre dans un certain nombre de considérations théoriques qu'il importe d'élucider avant de progresser dans notre activité.

A. LES FONDEMENTS THEORIQUES

Qu'est-ce que la résilience ? Pour éviter les débats que ce concept engendre, nous empruntons à Cyrulink (1999) sa définition selon laquelle la résilience serait la capacité d'une personne ou d'un groupe à bien se développer, à continuer à se projeter dans l'avenir.

En effet, il faut que l'humain en tant que construit social, soit performant. L'individu doit répondre à des critères lui permettant de vivre au sein de la norme et il doit reproduire ce qu'un «système» lui impose comme préceptes

moraux. Le fait d'accepter ou de se conformer à une norme n'est pas un mal absolu, c'est la réalité la plus courante : l'adaptabilité.

Les capacités d'adaptation relevant de la résilience sont celles qui, selon la conscience collective sont les fondements sous-jacents pour une reconstruction et un repositionnement sociaux dans une dynamique sociale.

Notre réflexion sur la résilience juvénile s'inscrit dans la perspective historique de Lévis Strauss permettant d'évaluer dans leur rapport respectifs les éléments du présent en rapport avec leur passé, ceci en assurant une continuité, aux événements. En nous permettant de comprendre le vécu antérieur des jeunes juste avant la crise, cette historicité nous permet par la suite de dégager les implications sociales sur la nouvelle vie de sorte à faire une analyse s'il y a évolution ou régression dans la vie sociale de ces jeunes. Mais l'essentiel n'étant pas de retracer le vécu de cette jeunesse en phase de la reconstruction, il importe aussi de comprendre leurs actions afin d'en dégager la trajectoire sociale. La sociologie compréhensive webérienne sur l'échange, l'une des versions de la microsociologie qui explique la complexité de l'action sociale nous rapproche de notre objectif. La théorie de l'échange est reconnue dans le champ de la sociologie grâce aux travaux de Georges Homans : cette théorie interprète les comportements sociaux et les interactions humaines sur le modèle de l'échange économique. En d'autres termes, pour cette théorie, il faut analyser des interactions entre individus et entre groupes d'acteurs en termes de coût et d'avantages. Dans cette perspective, une action trop coûteuse à l'une des parties a peu de chance de perdurer. Aussi nous avons Lallemand que résume la théorie de l'échange en ces cinq (5) propositions analytiques

- plus une action a été dans le passé, d'avantage et récompenses, plus la probabilité que l'action se répète à l'avenir est forte ;
- Des actions répétées car bénéfiques pour l'individu engendre un apprentissage ;
- Pour infléchir le comportement de l'individu, la stratégie de la carotte (récompense) est plus efficace que celle du bâton (sanction) ;
- Tout comme les économistes constatent des rendements décroissants dans les entreprises, la sociologie doit noter que plus une personne a reçu de récompense dans le passé, moins les récompenses similaires qui pourraient lui être allouées à l'avenir seront valorisées ;

- Quand une personne ne reçoit pas la récompense escomptée, elle sera tentée d'adopter un comportement agressif.

Dans notre réflexion, à la lecture de cette théorie, nous essayons de voir les actions menées par ces jeunes pour se reconstruire et se repositionner socialement. Cette posture nous permet de savoir si les jeunes réagiront par la violence ou non si la société ne leur donne pas les éléments nécessaires à leur reconstruction et repositionnement. Mais, il urge aussi de comprendre avec Von Neumann et O. Morgenstern que la vie s'inspire du jeu social dont il faut comprendre les logiques d'interactions entre individus ou groupes d'acteurs. Dans cette optique, l'analyse dans cette perspective tentera de rendre compte de la rencontre de différentes logiques d'acteurs. La théorie des jeux ainsi libellée montre que le choix d'un individu ou d'un groupe d'individus et les conséquences de son action interfèrent avec ceux d'un individu ou d'un groupe d'individus. En fait, les calculs rationnels des individus peuvent être source d'effets pervers s'il rencontre ceux d'autres individus. Nous nous sommes appuyés sur cette théorie pour montrer comment les stratégies des acteurs, les autorités locales, administratives, politiques et éducatives, les ONG et les acteurs du développement contribuent à la reconstruction et repositionnement social de ces jeunes. Les théories mobilisées jusqu'ici placent la rationalité et l'intérêt au centre de l'action de l'individu. Elles laissent de côté les habitudes, les discours or tous ces éléments participent à la construction de l'action individuelle. C'est pour analyser tous ces éléments que nous faisons appel à l'interactionnisme symbolique.

L'expression "interaction symbolique" est l'œuvre de Herbert Blumer (1969). L'interactionnisme symbolique prend ses véritables sources dans les thèses des sociologues de la « seconde école » de Chicago.

À l'instar de l'individualisme méthodologique, l'interactionnisme symbolique postule que l'individu constitue l'instance où s'exprime le sens pour l'analyse sociologique. Ainsi, à l'inverse des positivistes, les interactionnistes soutiennent que les individus ne subissent pas les faits sociaux, mais ils les produisent. En fait, les acteurs construisent leurs actions en fonction de leur situation. En revanche, ces actions n'ont pas forcément un caractère rationnel. C'est en effet dans cette problématique que la vie de groupe prend tout son sens, car grâce à une interaction préalable, les individus acquièrent un même niveau de compréhension de leur situation. C'est pourquoi pour Blumer (1969), les discours et les représentations des individus constituent l'objet même de la sociologie. Pour se faire, le sociologue doit prêter attention aux actes, aux langages de la vie quotidienne, même les plus banals.

Comme le soulignent les interactionnistes, nous avons procédé à une analyse minutieuse de nos enquêtes. De même, nous avons prêté une attention particulière à leurs comportements. En sommes, nous avons examiné à travers les discours et les comportements la manière dont les jeunes apprécient leur capacité de résilience sociale.

B. RESSOURCES DE RESILIENCE SOCIALE

La résilience en tant que capacité à remonter une situation difficile ou un traumatisme, nécessite une resocialisation des victimes. Cette partie de notre étude subdivisée en trois (03) chapitres traite respectivement des ressources de résilience sociale et de l'implication sociale de cette résilience.

1- L'environnement social fondement de résilience

L'environnement social se perçoit ici comme l'ensemble des conditions naturelles et culturelles susceptibles d'agir sur les activités jeunes.

Le fait de remettre dans un fonctionnement social normal les jeunes victimes de la crise postélectorale, ou les aider à retrouver les habitudes sociales d'antan, participe au développement des ressources intrinsèques des jeunes.

Autrement dit, l'élément important dans ce processus est que le résilient ne résout pas définitivement les problèmes liés à sa situation difficile, mais il les aborde de façon constructive en fonction de ses ressources personnelles, environnementales et sociales.

Le processus de resocialisation modifie la plupart des caractères psychologiques (les opinions, les sentiments, les attitudes de la personne) des jeunes (CYRULNIK B. et POURTOIS J-P. 2007). Il importe de montrer en particulier à cet égard que la resocialisation ne se réduit nullement aux contraintes spirituelles ou matérielles exercées par les parents, dans la famille ou à l'école, et que la coopération entre amis dans un espace particulièrement, défini peut aussi jouer un rôle essentiel, notamment dans le développement des sentiments moraux. Les retrouvailles dans un lieu donné, entre de vieux amis d'antan, ou entre des frères ou camarades ou même des personnes qui viennent de la même région, du même village ou même du village voisin ou encore des personnes qui parlent le même patois, contribuent à l'intégration rapide des jeunes. Dans ces circonstances, les jeunes ont tendance à s'attacher aux personnes familières pour éloigner leur dépaysement ou leur solitude ou encore pour

cacheur leur incapacité à nouer de nouveaux liens d'amitié avec des personnes qui leurs sont étrangères.

En effet, avec les personnes connues, le renforcement des liens d'amitié se fait plus rapidement et le contact se noue aussi facilement. Parce que chacun crée le cadre du rapprochement, par la convocation de certains liens de parenté ou d'amitié ou même de camaraderie d'antan pour espérer faire naître la confiance mutuelle. La généralisation des amitiés se fait en général, par des personnes interposées *«l'ami de mon ami est mon ami.»* ou *«la connaissance de ma connaissance peut devenir ma connaissance si nous faisons connaissance par le biais de notre connaissance commune.»*

2- Les centres d'alphabétisation et de métiers, facteur de résilience

Suite à l'impact de la crise postélectorale sur les jeunes favorisant ainsi leur déscolarisation, des ONG telles que le Conseil Norvégien pour les Réfugiés ont jugé utiles de créer des centres d'alphabétisation et de formation au métier sur le projet «YEP» (Youth Education Pack) qui ont accueilli 1750 jeunes (NRC,2014).

En effet, l'occupation à l'alphabétisation contribue à réduire le taux de déscolarisés et accroît celui de la scolarisation. Les centres d'alphabétisation et de métiers se présentent comme des lieux où les déscolarisés reprennent contact avec l'école et apprennent un métier. De même que ceux qui n'ont jamais été scolarisés, nouent leur premier contact avec l'école et y apprennent un métier. Ils y apprennent à lire, à écrire, à compter, à calculer, à entreprendre et un métier.

Mais, au-delà de cet aspect, ces centres constituent un système de rattrapage social ou de resocialisation pour ces jeunes, donc, c'est une prédisposition rationalisée pour booster la résilience des jeunes. Mais, en même temps, cela permet de voir leur degré de résilience sociale, par leur taux de présence à l'école, leur participation en classe, leur capacité à venir à l'heure et à s'adapter aux principes de l'école sont en soit des aptitudes résilientes.

En effet, l'école est un espace social où se rencontrent des individus de plusieurs cultures et interagissent. Dans cette optique, les centres d'alphabétisation et de formation au métier sont des espaces de socialisation ou de resocialisation rationalisée. Les jeunes apprennent et acceptent de nouvelles habitudes (se lever tôt, arriver à l'heure à l'école, apprendre les calculs ou les leçons, apprendre un métier...). En plus du module *« compétence à la vie »*

qu'ils apprennent, ces nouvelles habitudes contribuent à leur tailler une nouvelle personnalité. Des journées portes-ouvertes sont créées souvent pour leur permettre de s'ouvrir au monde extérieur à leur cadre d'apprentissage. C'est en ce moment qu'ils font face pour la première fois aux parents, aux autorités, au public pour leur montrer savoir-faire. Ces journées sont généralement festives et cela crée un cadre enchanteur et mémorable pour ces jeunes. Les allocutions des autorités, des parents et de tous les intervenants sont autant importantes pour recréer le cadre de la confiance en ses jeunes. En vantant leur génie, leur effort de résilients et leur promptitude eu égard au court temps de formation, la résilience de ces jeunes ne peut que s'éveiller et leur permettre de se reconstruire et se repositionner socialement.

3- Les repas et les kits d'installation comme ressource de résilience

Rappelons qu'à Duékoué avec la destruction ou l'abandon de la plupart des infrastructures socio-sanitaires et la dégradation des infrastructures routières, la déstructuration des circuits d'échanges traditionnels, le détournement des flux économiques, la paupérisation s'est renforcée dans toutes les couches sociales, conduisant la population à la précarisation sans précédent des conditions de vie.

Dans ces circonstances, une action d'aide aux jeunes vulnérables pour leur réintégration au cursus scolaire ou leur donner des compétences à la vie et leur permettre d'apprendre un métier était fondamentale. Vu la précarité de leur condition de vie socioéconomique, il était raisonnable de leur permettre de faire tout cela gratuitement.

De plus, certains n'arrivaient pas obtenir un seul repas quotidien. Et dans ces conditions, l'instinct de survivance prédomine et relègue l'alphabétisation et la formation au second plan. D'où les absences répétées, les retards à l'école pour aboutir à l'abandon. Pour les maintenir à l'école et leur permettre de se concentrer sur la formation, des repas de midi leur sont offerts. A ce niveau aussi, l'on a constaté que certains divisaient leur repas de midi et gardaient une partie pour leur nourriture du soir.

Aussi, d'autres parcouraient de très longues distances et n'avaient pas la possibilité de retourner y manger les midis. La nourriture de midi était une opportunité pour ces jeunes de pouvoir se nourrir et un moyen de maintien à la formation.

La précarité de la population de Duékoué après la crise est telle qu'il était difficile pour un parent de jeune ou un jeune lui-même de s'offrir un kit d'installation pour le métier exercé. Eu égard à cette précarité, les ONG comme NRC, ont jugé utile d'accompagner les jeunes dans cette résilience, en leur offrant des kits. Cela a vu la formation et la distribution de kits de 2012 à 2014 de plus 3000 kits à plus de 3000 jeunes, en raison de 750 à 800 kits à près de 750 à 800 jeunes chaque année.

C. STRATEGIES DE RESILIENCE

1- Le métier et les activités agricoles facteurs de résilience

En général, c'est l'oisiveté qui fait penser aux affres de la crise (CORMIER P.-Y., FERRAN A., RASTOUIL C., TURNER I ; 2010). Pour amener les jeunes à ne plus penser aux difficultés vécues pendant la crise, une formation de 6 mois et une occupation leur ont été offertes. Qui de mécanicien, qui de maçon, de menuisier, coiffeur ou coiffeuse, qui de couturier ou couturière, de tisserand et d'électricien, chacun est subjugué par le nouveau travail qu'il fait et cela, un an après leur installation. Aussi, disposent-ils d'espaces cultivables qui leur permettent d'avoir des activités champêtres sources de rentabilité financière et de soutien en nourriture. Certains se disent souvent : *«c'est le métier auquel je rêvais depuis mon enfance !»* Ou encore, *«Je suis très heureux de ma nouvelle vie, parce qu'elle me permet par mon travail d'être bien vu dans la société.»* D'autres encore soutiennent que : *«Je suis trop contente d'avoir mon atelier, parce que rien ne prouve que mes parents allaient pouvoir faire ça un jour pour moi.»*

«Je suis fière de moi aujourd'hui, parce que j'ai un métier. Je sais fabriquer du savon. Ce n'est pas tout le monde qui peut fabriquer du savon, or moi je peux en fabriquer, donc j'ai de la chance». Un jeune bénéficiaire du projet YEP fier de sa nouvelle vie, qu'il rencontre lors de la journée porte ouverte du centre SILOE de Danané (Ouest de la Côte d'Ivoire) en Décembre 2014.

Cela montre bien la contribution du métier comme facteur de résilience social des jeunes victimes de la crise postélectorale de 2010. Cette jeunesse constituerait une menace sociale, si elle est oisive. *«L'oisiveté est la mère de tous les vices».*

2- Le groupe de travail facteur de résilience

La socialisation est le processus de vivre en société, en groupe. Le fait de remettre dans un fonctionnement social normal une personne qui en était exclue ou qui en était en marge. Le fait de développer des relations sociales, de former en un groupe social, en société est en soi la socialisation. On pourrait parler du fait de mettre sous un régime communautaire, collectif un individu. C'est en ces termes que la vie de groupe prend son sens fondamental. Les jeunes tissent de nouvelles amitiés, créent une nouvelle famille et un nouveau cadre de vie comme étant les fondements d'une deuxième chance sociale. Selon les propos d'un formateur au métier : *« Ils ont appris à s'aimer réellement. Je l'ai remarqué lorsqu'ils se sont cotisés pour aller rendre visite à un des leur qui était malade et lui ont offert cet argent pour s'acheter des médicaments. J'ai déduit de cet acte que le groupe de travail va au-delà de la relation éphémère amicale pour devenir la vraie amitié. »*

3- Le comité de référence

Le comité de référence est l'organe défini ensemble avec le Conseil Norvégien pour les Réfugiés, qui comprend les parents des jeunes, un représentant des jeunes, un formateur et une autorité administrative ou municipale.

Il y a certains ex-combattants qui sont intraitables, dont les réactions sont souvent violentes. Le comité comprend certains parents et permet de recadrer ces jeunes, par des appuis en conseil et orientation. A la vue d'un parent ou d'une autorité administrative, les jeunes se sentent considérés, et retrouvent la confiance et la joie de vivre.

« Le maire envoie son secrétaire pour nous ! C'est que nous sommes importants d'eh ! Même le maire aussi envoie quelqu'un ! C'est que ce qu'on fait est vraiment important, je vais me concentrer pour bien faire et mes parents seront fiers de moi. »

Le comité de référence est donc une force de pression sociale qui exhorte les jeunes à une prise de conscience et à l'autogestion.

3- L'appui parental

Pour la plupart des jeunes admis au centre de formation au métier et d'alphabetisation, les parents leur servent d'appui en conseil, en soutien moral

ou matériel. Certes, tous les jeunes n'ont la chance d'avoir leurs parents avec eux ou près d'eux, mais, un proche parent ou parent lointain ou encore un ami de la famille permet aux jeunes de ne pas se sentir seuls et abandonnés. C'est dans le soutien en chaleur humaine et en appui en conseil que l'appui parental prend son sens d'acte de socialisation. Ou le simple fait de les voir dans des situations socioéconomiques difficiles, motivent les jeunes à se donner à fond afin de pouvoir soutenir leurs parents en espérant changer leur condition de vie socioéconomique par l'exercice d'une activité génératrice de revenus ou d'un métier qui permet de générer des revenus.

« Quand je vois mes parents ou quand je les entends me dire : on compte sur toi ! Ça me donne le courage, même quand je suis découragé parce que ça dure, mais, quand je pense à eux, je me dis qu'il vaut mieux faire quelque chose pour les aider que de ne rien faire du tout ! C'est ce qui me motive à travailler plus ! »

Il y a aussi, des jeunes qui veulent l'argent rapide, et qui trouvent qu'apprendre un métier ou apprendre à lire et à écrire, est trop long. Ils préfèrent aller dans des endroits où l'on creuse de l'or pour avoir rapidement de l'argent. Cela engendre la ruée des jeunes vers les villes de Zouan-hien ou Toulepleu. C'est dans ces conditions que les parents jouent un rôle déterminant, en conseillant leurs enfants sur la nécessité d'avoir une formation et un métier stable gage de stabilité socioéconomique et sociale.

4- La stratégie de sociabilité des jeunes pour l'acceptation de l'autre

Les centres d'alphabetisation et de formation au métier sont des espaces sociaux où agissent et interagissent des individus de diverses cultures. La rencontre de cultures différentes est susceptible de choc ou d'acceptation. Dans une optique de resocialisation et de reconstruction du tissu social, les responsables des ONG, les responsables des centres de formation au métier et les formateurs, ont jugé utile de constituer des groupes de travail, sur la base du « *vivre ensemble* ». Certes, cette vision ne peut être sans conséquences, mais, il importe de savoir que la socialisation et la resocialisation sont processuelles. Maintes fois des parents ont été sollicités pour que les jeunes apprennent à s'accepter mutuellement. Certains ont pu surpasser leur asocialité facilement ou difficilement et d'autres ont une position toujours tranchée.

Les jeunes de mêmes régions, village ou parlant le même patois, s'acceptent mutuellement, mais l'acceptation des personnes autres que celles précitées était une aberration pour certains. Quelques conflits ont été enregistrés, mais les jeunes ont été très vite recadrés. Le suivi des parents, l'appui en conseil du comité de référence, des responsables de NRC et des centres ont permis la sociabilité des jeunes. Aujourd'hui l'installation de la plupart des jeunes en groupe de 3 à 4 est basée sur une mixture culturelle et géographique des individus, de sorte à favoriser la recomposition du tissu social.

D. IMPLICATION SOCIALE DES STRATEGIES DE RESILIENCE

1- L'autonomie socioéconomique

Selon Cyrulink (1999: 10), *la résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se bien développer, à continuer à se projeter dans l'avenir. C'est une véritable métamorphose en présence d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères.* L'une des projections majeures de ces jeunes est liée à l'autonomie économique et sociale. 70% des jeunes interrogés affirment jouir d'une autonomie financière qui leur permette de se prendre en charge et ne dépendre de personne. Autrement dit, ils sont heureux de leur nouvelle condition de vie qui fait d'eux des travailleurs autonomes.

L'expérience des jeunes filles coiffeuses et pâtissières illustre bien cette autonomie :

« Aujourd'hui, je ne dépends plus financièrement de mes parents, ni même de mon mari. Souvent même, c'est moi qui lui donne de l'argent ou je prends mon argent pour faire le marché et faire cuisine. Et j'ai des économies qui me permettront de faire face à n'importe quel problème. Je parle de petits problèmes ho ! (Rire) »

2- Le soutien aux parents

Dans cette quête de seconde vie ou de seconde chance sociale, les jeunes victimes de la crise postélectorale, ont eu une vie heureuse et une situation financière plus ou moins reluisante. Les parents qui avaient le sourire, aujourd'hui le retrouve grâce à l'aide que leurs enfants leur apportent.

« Je retrouve la joie de vivre à nouveau grâce à mon enfant qui travaille aujourd'hui. C'est vrai qu'il ne gagne pas beaucoup, mais il me donne de l'argent, il n'est plus vagabond, il est devenu gentil et respectueux ! En tout cas, je suis fier de mon fils ! Il nous apporte du savon, du riz et de l'argent ! »

Le bonheur d'un père ou d'une mère est de voir son enfant réussir et s'occuper de lui ou d'elle. Si les victimes d'hier sont devenues des « *auberges du salut* », cela confirme que la résilience est acquise et la resocialisation une félicité pour la population jeune de Duékoué dans le vocabulaire duquel la rhétorique victimaire est exclue dorénavant.

3- L'exemple à copier

Les jeunes victimes de la crise postélectorale sont aujourd'hui des références pour leur famille, pour leur entourage, voire leur environnement social lointain ou immédiat. Certains étaient des ex-combattants, d'autres étaient des vagabonds, des bon-à-rien, des sans-emploi, des orphelins, des désaxés et des drogués. Mais, grâce à la deuxième chance que leur a offerte l'ONG internationale NRC à travers le projet YEP, ces jeunes sont devenus des modèles pour cet espace sociologique auquel ils appartiennent et qui les reluquait hier.

Parmi les premiers bénéficiaires du projet YEP, certains ont encouragé leurs amis ou leurs connaissances à s'inscrire au projet et profiter pour avoir un métier afin de gagner leur autonomie socioéconomique. Ces conseils ont motivé beaucoup d'autres jeunes à bénéficier à leur tour du projet et font de même pour que d'autres aussi en bénéficient.

En effet, ils convainquent leur environnement social à faire comme eux, en réalité parce qu'ils sont des modèles aujourd'hui pour cette frange de la jeunesse encore sans repère.

« Quand j'ai vu mes amis avec lesquels j'étais à Duékoué ici, qui travaillent aujourd'hui, ça m'a touché ! Peut-être qu'ils ne gagnent pas beaucoup d'argent, mais ils travaillent pour eux-mêmes et ils sont à l'aise ! C'est eux qui m'ont conseillé à venir au YEP, si je veux devenir comme eux. C'est vrai que je ne suis pas encore sorti, mais j'arrive déjà à fabriquer savon pour mes parents et ma maman en vend aussi. Et mes parents commencent à être fier de moi ! »

Cela décrit bien que les jeunes victimes d'hier sont devenues des modèles pour leurs entourages, leurs familles et pour la société elle-même.

4- La détermination à affronter la vie

La rhétorique victimaire d'antan laisse place aux discours de la confiance retrouvée. Les jeunes qui ont bénéficiés du projet YEP, donc qui ont eu droit à la formation en alphabétisation et au métier et qui ont également bénéficié de kits d'installation et qui travaillent à leur compte, sont dorénavant déterminés à affronter la vie avec beaucoup plus de détermination et d'entrain.

« Si j'étais resté sans rien faire, à faire pitié, aujourd'hui je ne serai pas là ! Venir à l'école matin et soir, parcourir une très longue distance à pied en aller-retour tous les jours pendant un an, c'est le courage et la volonté de réussir qui peut permettre ça. Aujourd'hui je réalise que rien ne peut me décourager maintenant. Même si c'est dur ho, je serai là ! Puisque j'ai connu plus dur que ça ! »

La résilience bien qu'enfouie en chaque jeune a eu besoin d'être éveillée par une resocialisation pour que les jeunes de Duékoué retrouvent la confiance d'antan.

En effet, les stratégies et les ressources développées par ces jeunes relèvent de la contribution de l'environnement immédiat ou lointain de ceux-ci et de l'aide apportée par les ONG locales et internationales et de l'implication des pouvoirs publics de Duékoué.

II- IMPLICATION SOCIALE DE LA RESILIENCE

L'attitude résiliente nécessite des prédispositions préalables à la résilience. Certes, des dispositions pour aider les jeunes victimes de la crise postélectorale, mais elles ne peuvent être menées sans la volonté manifeste de ces jeunes et sans que l'espace social immédiat ou lointain n'y trouve un intérêt de façon individuelle ou collective. Et cette politique de résilience a mobilisé des acteurs sociaux tels que ; les autorités administratives et éducatives, les ONG locales et internationales, les parents et les jeunes eux-mêmes.

Au niveau de la nation entière, *« la résilience se définit comme la volonté et la capacité d'un pays, de la société et des pouvoirs publics à résister aux conséquences d'une agression ou d'une catastrophe majeure, puis à rétablir rapidement leur capacité de fonctionner normalement, ou tout le moins dans un mode socialement acceptable. Elle concerne non seulement les pouvoirs publics, mais encore les acteurs économiques et la société civile toute entière »*¹. Dans ce cadre, la

1- In le Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale, Française version 2008.

résilience est incontestablement un bien commun, un élément d'utilité publique, qui peut être travaillé, renforcé (Omand, 2005).

C'est en effet un devoir pour les pouvoirs publics de se préparer à répondre aux situations dans lesquelles pourraient être mis en cause la vie de la population ou le fonctionnement régulier de la vie économique, sociale ou institutionnelle de la localité.

Cela suppose une organisation des pouvoirs publics conçue dès le temps de paix pour prendre en compte les hypothèses du temps de crise, et l'établissement de priorités dans les capacités de renseignement, d'analyse et de décision. La résilience suppose aussi d'organiser la coopération entre les autorités administratives et les ONG locales et internationales, pour la complémentarité des moyens, et entre les pouvoirs publics et les centres de formation aux métiers. La résilience au plus haut niveau, celui de la communauté nationale, implique en effet des responsabilités «*essaimées*» entre tous les acteurs de la société, ce qui complexifie bien évidemment les politiques publiques dans ce domaine.

L'accroissement de la résilience sociétale a été défini comme l'un des objectifs de la stratégie des pouvoirs publics. Dans une certaine mesure, les autorités éducatives et les autorités administratives peuvent y participer. Or la résilience est fondée sur une modification des logiques de lutte contre les risques et les menaces : il ne s'agit plus d'appliquer une logique du «*risque zéro*», par l'anticipation de tous les problèmes potentiels, mais bien de lui substituer une logique du risque accepté. Le rejet de la souffrance, le besoin d'une victimisation des jeunes, l'organisation en réseau de nombreuses activités sociales et économiques, et la dépendance des populations à certains produits de haute technologie sont, parmi d'autres, des facteurs expliquant cette politique de résilience sociétale.

1- De la formation et l'expérience à la réalisation de soi

L'expérience et la formation constituent des facteurs de diminution de l'impact initial des événements traumatiques (Raphael, 1986). À l'inverse, l'absence d'expérience et le manque de formation sont très clairement des facteurs de vulnérabilité. La formation et l'expérience permettent l'anticipation des difficultés potentielles. Grâce aux ressources acquises, le jeune dispose de la possibilité d'agir, éventuellement contre la menace à laquelle il doit faire face. Il peut ainsi développer le sentiment qu'il contrôle plus facilement la situation, même si elle

est complexe, changeante et dangereuse, et qu'il est donc plus efficace. Ces ressources limitent le sentiment d'impuissance (Paton, 1989). La formation et l'expérience permettent au de vivre des événements traumatiques en se sentant « outillé » pour y faire face. Il se sent capable d'agir avec le sentiment d'avoir des chances véritables de survivre et de se faire une nouvelle vie.

Par ailleurs, la formation ou le métier et plus encore l'entraînement permettent aux jeunes victimes de la crise postélectorales d'intégrer des rôles bien définis. Ceci diminue les incertitudes quant aux tâches qu'ils doivent accomplir et augmente donc leur efficacité, en particulier lorsqu'ils sont insérés dans des collectifs (Raphael, 1986).

2- La résilience communautaire

De manière désormais classique, il est fait état de deux types de résilience : la résilience intra-individuelle, propre à l'individu, et la résilience interindividuelle que l'on retrouve aux niveaux familial et communautaire. Même si ces deux formes sont distinctes, elles sont interdépendantes et complémentaires.

Plusieurs composantes de la résilience communautaire ont été progressivement identifiées. Tout d'abord, la présence d'attitudes pro-sociales partagées par les membres du groupe permet à celui-ci de régler les problèmes de façon collaborative (Walsh, 1998). Elles facilitent notamment la communication au sein de la collectivité sociétale. Surtout, ces attitudes permettent au groupe ou à ses membres d'avoir plus facilement recours à des ressources et du soutien social venant de l'extérieur.

Ensuite, la qualité des interrelations entre les membres de la communauté est apparue essentielle à de nombreux auteurs. Les groupes caractérisés par le maintien de limites souples et perméables et bénéficiant d'un *leadership* partagé favorisent le développement de la résilience interindividuelle (Walsh, 1998). Plus encore, la cohésion entre les membres du groupe est essentielle pour que cette dernière puisse exister. À l'inverse, les groupes et sociétés marqués par une opposition à l'innovation et une centralisation excessive des prises de décision seraient moins résilients.

La résilience peut donc s'analyser à différents niveaux : individuel, petits groupes, famille, collègues de travail, communautés, collectivités et organisations commune, entreprise, société entière. Les mécanismes en jeu pour faire face à des événements graves, voire dramatiques, ne seront pas exactement

les mêmes à chacun d'entre eux, ni les méthodes pour les renforcer. Comme pour la résilience interindividuelle, la résilience d'une société est en effet constituée des interactions entre de très nombreux paramètres matériels, réseaux, moyens d'information, équipements, structurels, importance des services de gestion de crise, organisationnels, coordination, préparation, mais également psychologiques et moraux, valeurs, confiance, éducation et sensibilisation des populations. Elle est évolutive. Dès lors, il paraît particulièrement difficile de la modéliser (Cormier, 2010).

CONCLUSION

Aux termes l'analyse «*de la résilience à la resocialisation des jeunes de Duékoué victimes de la crise postélectorale de 2011*», il ressort que les stratégies et les ressources développées par ces jeunes relèvent de la contribution de l'environnement immédiat ou lointain de ceux-ci et de l'aide apportée par les ONG locales et internationales et de l'implication des pouvoirs publics de Duékoué.

L'individu à qui la société apporte un soutien de diverse nature développe des capacités de résilience individuelle, aussi, les jeunes pris ensemble, développent des aptitudes résilientes communautaires qui leur permettent de retrouver le sens de la vie en communauté et en société. La conciliation des deux sortes de capacité de résilience est fondamentale pour une jeunesse plus responsable et une société plus paisible.

C'est à juste titre que nous proposons le développement des stratégies de résilience individuelle, le développement des stratégies de résilience communautaire, l'association de la résilience individuelle et communautaire, l'anticipation comme action de réduction de violence sociale et la pacification du pays par des stratégies de résilience communautaire.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTONY, E.J. & COHLER, B.J. (1974). *The invulnerable child*. New York: The Guilford Press.
- BOLZMAN, C., FIBBI, R. & VIAL, M. (2003). *Secondas-Secondos. Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*. Zurich : Seismo
- BORN M), LIONTI A. M. (1996). *Familles pauvres et intervention en réseau*, Paris, L'Harmattan, pp. 52-54.

- BOURDIEU P. ; PASSERON J.C (1970). La reproduction, Paris, Editions de Minuit.
- BREYER, U. (1988). Vivre dans le vide: Problèmes psychologiques des réfugiés et demandeurs d'asile. In D. Miserez (Ed.), *Réfugiés: les traumatismes de l'exil* (pp. 101-107). Bruxelles: Bruylant.
- CARLIER I. V. E., LAMBERTS R. D., GERSONS B. P. R.(1997).*Risk factors for post-traumatic stress symptomatology in police officers: A prospective analysis* », in *Journal of Nervous and Mental Disease*, vol. 185, n° 8, pp. 498-506).
- COHEN S., WILLS A. T. (1985).*Stress Social Support, and the Buffering Hypothesis*,*Psychological Bulletin*, n° 98, pp. 310-357.
- CORMIER P.-Y., FERRAN A., RASTOUIL C., TURNER I. (2010).Les principes de la résilience en France, Collection des Chercheurs Militaires, n° 40, Le Fantoscope, Mont-en-Montois.
- CYRULNIK B. et POURTOIS J-P. (2007). Ecole et Résilience, Paris, Odile Jacob.
- CYRULNIK, B. (1999). Un merveilleux malheur. Paris : Odile Jacob.
- DUBET, F., & LAPEYRONNIE, D. (1992). Les quartiers d'exil. Paris : Editions du seuil
- DURKHEIM E. (1991). Les règles de la méthode sociologique, P U F, PARIS
- EBER, N. (2004). Théorie des jeux, Paris, Dumod, 128 P
- ECKMANN-SAILLANTM., BOLZMAN, C., & De RHAM, G. (1994). Jeunes sans qualification. Trajectoires, situations et stratégies. Genève, IES
- FRAGIERE I.P. (1990), Comment réussir un mémoire ? Edition Bordas, PARIS
- FRIEDBERGE. (1989). L'analyse sociologique des organisations, Paris, L'Harmattan.
- GARMEZY, N. (1985), Stress resistant children, the search for protective factors. In J. Stevenson (Ed.), Recent advances in developmental psychopathology. Oxford: Pergamon.
- Gayet, D. (1998). Ecole et socialisation. Le profil social des écoliers de 8 à 12 ans, Paris : L'Harmattan
- GRAWITZ M. (2004). Lexique des sciences sociales 8^e édition, Paris, DALLOZ, 421 P
- GUAY S., BILLETTE V, Marchand A. (2002).*Soutien social et troubles d'ESPT : Théories, pistes de recherche et recommandations cliniques*,*Revue Québécoise de Psychologie*, vol. 23, pp. 165-184.
- HELGESON V. S.(2003).*Social Support and Quality of Life*,*Quality of Life Research*, vol. 12, suppl. 1, pp. 25-31.
- LE BRETON, D. (2004). L'interactionnisme symbolique, Paris, PUF/ Quadrige.
- LIVRE BLANC SUR LA DEFENSE ET LA SECURITE NATIONALE*.(2008). Paris, Odile Jacob-La Documentation française, tome 1, p. 64.

- MARMAR C. R., MCCASLIN S. E., MTEZLER T. J., Best S., Weiss D. S., Fagan J., et al. (2006). *Predictors of posttraumatic Stress in Police and Other First Responders*, *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 1071, n° 1, pp. 1-18.
- LALLEMENT M. (1993). *Histoire des idées sociologiques des origines à WEBER, de PARSON aux contemporains*, Nathan, Paris, collection CIRCA.
- N'DA P. (2000). *Méthodologie de recherche, de la problématique sociale à la discussion : comment réaliser un mémoire, une thèse en science sociale et en éducation ?*
- OMAND D. (2005). *Developing National Resilience*. *RUSI Journal*, pp. 14-18.
- PATON D. (1989). *Disasters and Helpers: Psychological Dynamics and Implication for Counseling*, *Counseling Psychology Quarterly*, vol. 2, n° 3, pp. 303-322.
- PERES P. et al. (2005). *Psychological dynamics affecting traumatic memories: Implication in psychotherapy*, *Psychology and Psychotherapy: Theory, Research and Practice*, n° 78, pp. 431-447.
- RAPHAEL B. (1986). *When Disaster Strikes: How Individuals and Communities Cope with Catastrophe*, London, Hutchinson.
- SOLOMON Z., WAYSMAN M., MIKULINCER M. (1990). *Family Functioning, Perceived Social Support, and Combat-related Psychopathology: The Moderating Role of Loneliness*, *Journal of Social and Clinical Psychology*, vol. 9, pp. 456-472. Suisse.
- WALSH F. (1998). *Foundations of a family resilience approach*, in Walsh (F.), ed., *Strengthening Family resilience*, New York, Guilford Press, pp. 3-25.